

Le Catorium de Foote

W. L. Alden



Illustré par D. B. Waters

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est parue initialement sous le titre *Foote's Catorium* dans *The Idler* vol. 10 en août 1896.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Est-ce que je connais Sam Foote ? (dit le tenancier du bar). Eh bien ! Je devrais sourire ! Je connaissais Sam depuis son âge de trois ans. Nous étions comme deux frères. Il n'y avait pas un jour où nous ne nous battions pas, et je peux dire que Sam avait généralement le dessus. J'étais son témoin, comme on dit, la première fois qu'il a divorcé. J'étais assis à côté de lui dans la salle d'audience, et je l'ai en quelque sorte soutenu, et après la fin de l'affaire, je l'ai invité, lui et sa défunte épouse, à un dîner de divorce exceptionnel, et je n'ai jamais vu deux personnes apprécier un dîner plus qu'elles ne l'ont fait. Sam était un homme blanc jusqu'au bout des ongles, mais il n'était pas un homme pratique. Il était plein d'idées, mais elles étaient toutes mauvaises, ou du moins elles se sont avérées mauvaises à chaque fois qu'il a essayé de les mettre en pratique. Avez-vous déjà entendu parler de son *Catorium* ? C'était un bon projet à certains égards, mais Sam en a fait un fouillis sans fin.

Il vivait à Chicago à l'époque, à deux pâtés de maisons d'ici, et un jour il est venu me voir et m'a dit :

— J'ai réussi cette fois. Avant la fin de l'année, je serai un homme riche, et toi et moi, nous ferons un voyage à Yurup à mes

frais, et nous rendrons visite à tous les rois et empereurs du monde. »

— Quel est votre petit jeu ?, dis-je. Y a-t-il quelque chose que vous voulez taire ?

— Pas du tout, dit-il, et si c'était le cas, je pourrais vous faire confiance. Voici tout le plan, et je ne pense pas que vous ou quiconque puisse dire qu'il n'est pas pratique.

« J'ai examiné dernièrement les statistiques de Chicago, et j'ai calculé qu'il y a en moyenne cinq-mille familles qui vont à la campagne chaque été, du premier juillet au premier octobre. On peut dire qu'au moins trois quarts de ces familles ont un chat, et la plupart d'entre elles y attachent une grande importance. Ce qui les inquiète, c'est de savoir comment se débarrasser de leurs chats lorsqu'ils sont à la campagne. Ils ne peuvent pas laisser les chats mourir de faim, et ils ne peuvent pas les emmener avec eux. La conséquence est que lorsqu'une famille possédant un chat domestique part à la campagne, il faut laisser quelqu'un à la maison pour s'occuper du chat. Bien sûr, cela coûte de l'argent, et c'est un risque supplémentaire, car lorsque vous laissez un gardien dans votre maison, vous ne pouvez jamais être sûr qu'il n'invitera pas tous les cambrioleurs de Chicago à dîner la première nuit de votre absence. Mon idée est que, en plus de

ces cinq-mille familles qui vont à la campagne, il y en a au moins mille autres qui restent à la maison tout l'été, simplement parce qu'elles ne peuvent pas se décider à laisser leurs chats derrière elles.

— Je ne nie pas ce que vous dites, ai-je dit, mais je ne vois pas encore comment vous allez faire de l'argent avec les chats.

— C'est simple, dit Sam ; je vais ouvrir un *Catorium* ; où les chats seront mis en pension pendant les mois d'été.

— D'où vient ce nom ? dis-je.

— Je l'ai trouvé dans le jardin zoologique. L'endroit où l'on garde les animaux carnivores s'appelle le *Carnivorium*. De même, un endroit où l'on garde des chats devrait s'appeler un *Catorium*. Il n'y a rien de tel que de donner un nom scientifique à une chose. Les gens enverront des chats dans un *Catorium* alors qu'ils n'oseraient pas les envoyer dans une simple maison pour chats.

« Voici ce que j'ai l'intention de faire. J'ai loué l'ancienne patinoire de la Trois-Cents-et-unième Rue, celle qui a été condamnée par les autorités et qui doit être démolie au printemps prochain. Je l'ai pour six mois à un loyer de cinquante dollars, et elle pourra contenir deux-mille chats. Je vais annoncer dans tous les journaux que je prendrai des

chats en pension à raison de cinquante cents par semaine et que je leur prodiguerai les meilleurs soins.

« *Chats nourris avec du lait pur et de la viande saine ! Des souris pour la détente mentale et des moineaux pour le sport ! Moralité strictement respectée ! Faites de vos vacances un succès en rendant vos chats heureux !* C'est ainsi que se lit la publicité, et je pense qu'elle est aussi attrayante que n'importe quelle autre publicité que vous ayez jamais rencontrée.

« Maintenant, il n'y a pas le moindre doute que sur les cinq ou six-mille familles qui veulent aller à la campagne pour l'été, au moins mille sauteront sur l'occasion de laisser leurs chats au *Catorium*. Supposons que je ne reçoive que cinq-cents chats, et qu'ils restent avec moi en moyenne huit semaines. Cinq-cents chats pour huit semaines à cinquante cents par semaine, cela fait deux-mille dollars. Supposons que mes dépenses soient, en tout et pour tout, de deux-cent-cinquante dollars, et comme je fais le calcul qu'elles ne peuvent pas être plus élevées que cela, j'aurai alors quinze-cents dollars de bénéfice net. La deuxième année, je n'aurai pas moins de deux-mille chats, et je dégagerai au moins six-mille dollars. Je vous dis que mon *Catorium* est le plus grand projet commercial

du siècle, et il ne faudra pas longtemps pour que les journaux soient remplis de paragraphes sur « l'honorable Samuel Foote, l'éminent millionnaire de Chicago ». Venez au *Catorium* quand je l'aurai mis en route, et vous verrez que je vous ai dit l'exacte vérité.

Je ne pensais pas grand-chose de bon des projets de Sam en général, mais il semblait vraiment avoir trouvé une bonne idée cette fois-ci, et je me suis beaucoup intéressé à son *Catorium*. Il a dépensé une centaine de dollars pour aménager la vieille patinoire afin d'y recevoir ses pensionnaires. Le long des côtés de l'endroit, il avait un millier de petites couchettes, comme celles d'une cabine de bateau à vapeur, et chacune avait son numéro peint dessus. Le sol de la patinoire était recouvert d'asphalte, et était en assez bon état ; mais les murs étaient pleins de trous de rats, et Sam approvisionnait l'endroit avec cinq-cents souris et deux-cent-cinquante gros rats. Au milieu de la patinoire, il y avait une auge qu'il avait prévu de remplir de lait tous les matins ; et sur les chevrons du toit, il y avait une grande colonie de moineaux, que Sam avait introduite, afin de fournir aux chats une saine récréation.

Le jour de l'ouverture du *Catorium*, j'étais là pour voir comment la chose fonctionnait. Sam était assis dans un petit bu-

reau, comme le guichet d'une gare, et recevait ses chats par la fenêtre, en leur donnant un beau reçu imprimé. Il s'était procuré un livre de formulaires comme ceux utilisés au commissariat de police, et il remplissait l'un de ces formulaires chaque fois qu'il recevait un chat. Par exemple, il a reçu le chat *tabby* d'un de mes amis, et le reçu indiquait : « Nom, Thomas G. Thurman ; âge, deux ans ; résidence, numéro 10, Lake Avenue ; profession, chat domestique ; religion, inconnue ; numéro de cage, 157 ». Cela donnait à l'affaire un aspect très sérieux et professionnel, et les personnes qui apportaient leurs chats étaient tellement satisfaites de leur reçu qu'elles repartaient pleines d'admiration pour le talent commercial de Sam.

Le *Catorium* a ouvert à huit heures, et à neuf heures, le flot de chats qui affluait était incroyable. Les gens faisaient une longue queue avec leurs chats dans les bras, attendant de les remettre à Sam. Aussi vite qu'il pouvait écrire ses reçus, il faisait entrer ses chats par la fenêtre et les remettait à son assistant, tout en criant le numéro de la couchette assignée à chaque chat. L'assistant plaçait les chats dans leur couchette respective selon les instructions, et il avait vraiment frappé un bon coup ; et c'était le cas. Seulement il a fait des erreurs dans la gestion. Sa première erreur a été de ne pas de-

mander le paiement de la pension de ses chats à l'avance, et sa deuxième erreur a été de supposer que n'importe quel chat serait prêt à rester dans son box. Si vous connaissez un peu les chats, vous savez qu'un chat est l'animal le plus vaniteux de la planète. Vous pouvez mettre un chat dans le meilleur fauteuil de la maison, mais vous ne pouvez pas l'obliger à y rester. Il ou elle, selon le cas, dira : « Je ne laisse pas un homme choisir un fauteuil pour moi », et sur ce, le chat prendra un autre fauteuil. Sam, n'étant pas intime avec les chats, et considérant que tous les paniers étaient identiques, supposait que les chats se contenteraient de rester là où ils étaient mis ; mais il n'y en avait pas un seul qui ne changeait pas de couchette dès que l'assistant de Sam avait tourné le dos. La conséquence est que ces chats étaient tellement mélangés que la vieille fille la plus intelligente qui ait jamais vécu n'aurait pas pu identifier son propre animal.

Avec de la bonne nourriture, des souris à attraper et des moineaux à injurier, les chats de Sam s’amusaient comme des fous. Bien sûr, il y avait beaucoup de bagarres, surtout la nuit, et il arrivait que deux chats commencent à se disputer, et que les autres se joignent à eux, et il y avait alors un tas de chats d’environ deux mètres de haut, qui juraient, mordaient et donnaient des coups de patte jusqu’à ce que tout l’endroit soit rempli de fourrure volante, et Sam devait entrer et les clamer avec des seaux d’eau froide. Cependant, il n’était pas fréquent que l’un d’entre eux soit tué, et il n’y avait pas de maladie à proprement parler parmi les chats. Ce qui a un peu découragé Sam, c’est l’avalanche de chatons qui a commencé presque dès l’ouverture du *Catorium*. Au cours des quatre premières semaines, cent-cinquante ou cent-soixante chatons ont fait leur apparition, et Sam a considéré que cela lui jouait un mauvais tour. Voyez-vous, il ne pouvait pas laisser mourir les chatons, et il savait qu’il ne pouvait pas facturer la pension pour eux ; ils n’avaient jamais été inscrits dans ses livres et n’avaient jamais fait l’objet d’un reçu. Je lui ai dit qu’il devait considérer les chatons comme une sorte d’intérêt sur son investissement dans les chats, et qu’en toute justice, les chatons étaient sa propriété. Mais cela ne le satisfaisait pas, car il n’avait au-



cune utilité pour les chatons, et il savait bien que le marché était tellement surchargé que les chatons ne pouvaient pas rapporter dix cents par tête.

Vers le premier septembre, alors qu'il était presque temps pour les propriétaires des chats de revenir en ville, Sam m'a raconté que les chats étaient tous mélangés, à cause de leur refus de rester dans leur propre couchette ; et il a admis qu'il aurait probablement quelques difficultés à satisfaire les propriétaires. J'ai tout de suite vu dans quel pétrin se trouvait l'homme, et j'ai pris la peine d'être présent le 1^{er} septembre pour assister au spectacle. Le premier à réclamer un chat était une femme d'âge moyen, qui a remis un reçu pour le chat numéro cinquante-trois. Sam est allé dans le *Catorium*, et a sorti un chat noir et blanc avec quatre chatons, et l'a remis à la femme, en remarquant qu'elle recevait beaucoup plus de chat que ce qu'elle lui avait laissé au départ.

— Ce n'est pas mon chat, dit la femme. Mon chat est un mâle noir, et je le veux, et je n'en veux pas d'autre.

— Votre chat, madame, dit Sam, était le numéro cinquante-trois, comme vous le verrez en regardant votre reçu. Je ne peux pas dire ce qu'il était quand vous l'avez amené

ici. La meilleure des nourritures et le meilleur des logements font beaucoup pour améliorer un chat. C'est le même chat que vous m'avez laissé, et je vous remercie de me payer deux dollars et d'emmener ce cher et doux animal.

Eh bien ! la femme était folle comme je ne l'ai jamais vu, et j'ai été marié trois fois. Elle a jeté le chat et les quatre chatons au visage de Sam, et a continué à réclamer son précieux Tommy, jusqu'à ce que Sam prenne peur, et lui dise de venir au *Catorium* et de retrouver son chat. Elle l'a fait, mais elle est partie sans payer, et a laissé Sam se sentir tout petit. Ce n'était qu'un échantillon de ce qui se passait avec tous ceux qui venaient chercher un chat. Sam n'a jamais produit le bon chat, et bien sûr tout le monde s'est mis en colère, et a dit que Sam était un escroc. Il a essayé de laisser les gens entrer pour trouver leurs propres chats, mais il s'est vite rendu compte que ça ne marchait pas. C'était comme laisser les gens choisir leur propre parapluie à la sortie d'un concert public. Après que les vingt ou trente premières personnes aient été autorisées à chercher leurs chats, Sam a constaté que tous ses meilleurs chats étaient partis. Tous les hommes et les femmes qui venaient emportaient le plus bel animal qu'ils pouvaient trouver, et lorsque Sam a fermé ses portes, il ne restait prati-

quement plus un seul bon chat. Vers midi, il y avait une telle foule au bureau de Sam, et un tel vacarme, que je me suis éclipsé et j'ai appelé un policier, qui a fait fermer l'établissement de Sam, et l'a ramené chez lui en taxi, afin de le protéger de la foule.

Cette nuit-là, Sam est venu me voir et m'a avoué qu'il était un homme ruiné. Il ne pouvait pas rendre ses chats à leurs propriétaires, et par conséquent, il ne pouvait pas toucher sa paie. La seule chose reconfortante dans cette affaire est qu'il a découvert qu'il ne pouvait pas être poursuivi pour avoir volé des chats. Il avait consulté un avocat, qui lui avait dit que la loi ne reconnaissait pas la propriété des chats, ce qui, comme je l'ai découvert par la suite, était vrai. Si vous volez un chien, vous pouvez être arrêté, mais vous pouvez voler tous les chats de Chicago, et les propriétaires ne peuvent rien contre vous. L'avocat a dit à Sam que tout ce qu'il avait à faire était de garder son *Catorium* fermé jusqu'à ce que les gens soient fatigués de réclamer leurs chats, et qu'ensuite il pourrait tranquillement noyer le tout. C'était une consolation pour Sam de savoir qu'il ne pouvait pas être envoyé en prison, mais quand il pensait qu'il avait perdu quelque deux-cent-cinquante dollars et qu'il ne recevrait pas un centime pour tout le travail et les dépenses de l'été, il était naturellement

assez abattu.

Sam suivit le conseil de l'avocat, garda son *Catorium* fermé et se mit à l'abri des regards. Cela lui a évité de nombreux ennuis, mais ne l'a pas tiré d'affaire. Une douzaine de propriétaires de chats, lorsqu'ils ont découvert qu'ils ne pourraient pas récupérer leurs chats, ont juré de rendre les choses aussi désagréables que possible pour Sam, et ils ont eu l'idée de le faire arrêter pour cruauté envers les animaux, s'il leur donnait la moindre chance. Ils formèrent un comité et se relayèrent pour surveiller à l'extérieur du *Catorium* si les animaux étaient correctement nourris et abreuvés. Sam savait qu'il ne fallait pas donner au comité une raison plausible de se plaindre de lui, et il se sentait donc obligé de nourrir les chats deux fois plus souvent que nécessaire. Chaque matin et chaque après-midi, il faisait transporter des litres de lait et des kilos de viande à chat dans le *Catorium*, et son assistant restait sur place nuit et jour pour veiller à ce que les chats ne se battent pas et n'attirent pas l'attention par leurs hurlements. Tout cela coûtait de l'argent, et Sam était presque au bout de sa bourse. Il semblait qu'il allait devoir nourrir ces misérables chats tout l'hiver, car le comité ne montrait aucun signe de relâchement, et il savait qu'à la minute où il négligerait les chats, ou tenterait l'expérience

de noyer quelques-uns d'entre eux, il serait traîné en justice et condamné à une amende pour cruauté. Ce qui l'exaspérait particulièrement, c'était la façon dont les chats continuaient à augmenter. En novembre, il y avait plus de quatre cents chatons de différentes tailles dans l'établissement. Il semble qu'il y ait un plan délibéré de la part des chats pour le ruiner.

— Si je dois garder ces chats jusqu'au printemps, dit Sam, il y en aura environ deux-mille. Si je ne peux pas les noyer, je ferais mieux d'aller me noyer moi-même.

Et puis il a utilisé à propos des chats en général un langage que je ne répéterai pas, mais qui n'était rien de plus que naturel dans ces circonstances.

Le temps est devenu assez mauvais en novembre, et le comité a trouvé que surveiller l'extérieur du *Catorium* la nuit n'était pas aussi amusant qu'avant. J'ai recommandé à Sam d'emmener chaque nuit cinquante ou cent chats dans des sacs jusqu'au lac, afin de s'en débarrasser progressivement, mais il a répondu que ce n'était pas sûr et qu'il n'avait pas le courage d'essayer. Quelqu'un s'apercevrait sûrement qu'il noie des chats, et le comité le ferait arrêter. Quant à laisser les animaux en liberté, cela n'aurait pas marché non plus, car le comité l'aurait accusé de

laisser mourir de faim d'innocents chats, et le sentiment public était si négatif à l'égard de Sam qu'il aurait été reconnu coupable de presque n'importe quoi, s'il avait été traduit en justice.

Un jour, j'ai vu une publicité qui m'a donné une idée. Il s'agissait d'une grande affiche qui informait le public qu'une réunion de la *Society for the Advancement of Woman* allait se tenir dans la maison de réunion des Mormons. Il s'agissait d'un grand bâtiment qui se trouvait à côté du *Catorium* et qui était vacant depuis plusieurs années, parce qu'il n'y avait pas de mormons à Chicago - les garçons ayant dépensé beaucoup d'argent en goudron et en plumes pour inciter la congrégation mormone à émigrer. Dès que j'ai vu l'affiche, j'ai fait venir Sam et je lui en ai parlé.

— Ce que vous pouvez faire, lui ai-je dit, c'est que vos chats assistent à cette réunion pour l'avancement de la femme. Il y aura environ six ou sept-cents vieux chats en jupon présents à cette réunion, et il n'y a aucune raison pour que vos propres chats ne se joignent pas à eux et ne prennent pas part aux débats. Il vous suffit de faire entrer vos chats par la fenêtre de la maison de réunion des Mormons la nuit précédant la tenue du *pow-wow* de cette Société, puis de quitter la

ville par le premier train du matin. Personne ne peut vous accuser d'avoir traité les chats avec cruauté, et si quelqu'un dit que vous les avez laissés mourir de faim, vous pouvez répondre que vous les avez laissés aller à la réunion afin d'améliorer leur état d'esprit, et que s'ils ne sont pas revenus au *Catorium*, ce n'était pas votre faute.

Sam accepta immédiatement ce plan et j'acceptai de descendre au *Catorium* la nuit et de l'aider à transporter les chats jusqu'à la salle de réunion. C'était un travail considérable, mais nous l'avons terminé vers deux heures. Nous avons fermé la fenêtre de la salle et nous sommes partis.

La réunion devait commencer à dix heures le lendemain matin, et j'étais là lorsque les portes ont été ouvertes. Un cortège de femmes avancées, accompagné d'un orchestre, est arrivé au même moment et a défilé devant le bâtiment avec des bannières flottantes et des instruments de cuivre.

Les bannières flottaient, les cuivres sonnaient et un chœur de femmes avancées chantait un hymne féminin avancé. Les chats n'ont pas attendu pour voir le spectacle, mais chacun d'entre eux s'est précipité sous l'estrade qui avait été érigée à l'extrémité supérieure de la salle de réunion. Je n'ai eu le temps que de voir le dernier d'entre eux



disparaître sous l'estrade, et j'ai d'abord pensé que je ne les reverrais plus tant que durerait la réunion. Mais cela s'est avéré être une erreur. Après l'ouverture de la séance, les femmes avancées se mirent à faire des discours, et la maison était à peu près calme. Une femme parlait depuis environ une heure et demie, et elle insultait les hommes avec autant de vivacité que possible, quand l'un des chats savants jugea que la chose était

Il y avait une telle cohue autour de la porte qu'il a fallu un quart d'heure avant que l'endroit ne soit vidé, et pendant tout ce temps, les chats ont continué à se disputer, et la fourrure a continué à s'échapper par les ouvertures sous l'estrade, jusqu'à ce que tout l'endroit paraisse brumeux.

Je suis rentré chez moi juste au moment où la police et les pompiers sont arrivés. Ils ont tourné le tuyau d'arrosage sur les chats, c'est ce qu'on m'a dit, et les policiers ont tué la plupart d'entre eux, au motif qu'ils étaient tous devenus fous - je ne sais pas ce qu'ils étaient devenus, et, compte tenu des discours qu'ils avaient été obligés d'entendre, je ne peux pas dire que je les blâme. Les chats survivants se dispersèrent dans le voisinage, et ce fut la fin du *Catorium* de Sam, en ce qui le concernait, lui et les chats. Certaines des

Femmes Avancées ont essayé de faire croire que Sam avait tenté de les assassiner en introduisant des chats fous dans leur réunion ; mais Sam était déjà assez loin de Chicago à ce moment-là, et de plus, personne ne pouvait prouver qu'il avait quelque chose à voir avec l'introduction des chats dans la maison de réunion des Mormons.

Si Sam avait eu la prévoyance d'encaisser à l'avance le paiement de ses chats, et le bon sens ordinaire d'attacher des étiquettes autour de leur cou, afin de pouvoir les identifier lorsqu'ils seraient appelés, son *Catorium* aurait fait de lui un homme riche ; mais c'était toujours comme ça avec lui. Il inventait un projet de première classe, puis le brouillait de telle sorte qu'il finissait en échec de première classe. Malgré tout, c'était un bon et honnête gars, et quand j'ai appris qu'il avait été pendu par erreur dans le Montana - il était soupçonné d'avoir volé des mules, qu'il s'est avéré par la suite avoir été volées par le maire de la ville voisine - je dois dire que j'ai été honnêtement désolé pour lui.